Date de soumission : 29/03/ 2024 Date d'acceptation : 25/12 /2024 Date de publication : 31/12/2024

LE FILS DU PAUVRE DE MOULOUD FERAOUN PAR *LETTRES À SES AMIS*

Mehenni AKBAL,
Université d'Alger 2
akbal.mehenni@univ-alger2.dz

Résumé : ***Le Fils du pauvre*,** œuvre emblématique de Mouloud Feraoun, occupe une place privilégiée dans la littérature algérienne d'expression française. Considéré comme un pilier fondateur, ce roman a résisté à l'épreuve du temps pour devenir un classique incontournable. Cependant, son parcours vers l'écriture et la publication n'a pas été sans embûches. Pour mieux appréhender ce processus graphique et éditorial, plongeons dans l'univers de l'auteur lui-même. Dans ses ouvrages *Lettres à ses amis* (1969) et *Journal 1955-1962* (1962), Mouloud Feraoun nous livre des données qui enrichissent notre compréhension de son œuvre. Cette démarche nous permet d'explorer Feraoun à travers les yeux de Feraoun lui-même, offrant ainsi un éclairage unique sur son cheminement créatif et les défis qu'il a dû surmonter.

Mots : Mouloud Feraoun ; *Le Fils du pauvre* ; création ; édition ; réception littéraire.

Abstract: ***"Le Fils du pauvre"*,** an iconic work by Mouloud Feraoun, holds a special place in Algerian literature written in French. Regarded as a foundational pillar, this novel has withstood the test of time to become an unavoidable classic. However, its journey toward writing and publication was not without challenges. To gain a deeper understanding of this graphic and editorial process, let us delve into the author's world. In his works ***"Lettres à ses amis"* (1969)** and ***"Journal 1955-1962"* (1962)**, Mouloud Feraoun provides us with additional insights that enrich our comprehension of his oeuvre. This approach allows us to explore Feraoun through his own eyes, offering a unique perspective on his creative journey and the obstacles he had to overcome.

Keywords : Mouloud Feraoun ; ***"Le Fils du pauvre"*** ; creation ; publishing ; literary reception.

***

Le Fils du pauvre est un roman autobiographique de Mouloud Feraoun. Publié pour la première fois en 1950, le livre est devenu l'une des œuvres majeures de la littérature algérienne d'expression française. Le narrateur, un homme-enfant, surnommé Fouroulou, est l'alter ego de l'auteur lui-même lorsqu'il était enfant. Le roman explore des thèmes tels que l'enfance, l'adolescence, la pauvreté, la famille, l'éducation et la société kabyle. Il offre un témoignage authentique et émouvant, teinté d'humour, sur la vie simple et rustique, durant les années 1920 et 1930, dans un village kabyle où l'entraide et la solidarité étaient essentielles. À travers les yeux de Fouroulou, le lecteur découvre les réalités de la pauvreté, de l'injustice sociale et des luttes quotidiennes auxquelles étaient confrontés les siens. Le roman explore les aspirations de Fouroulou à s'échapper de sa condition de berger à laquelle il était tout destiné. Il met en lumière les espoirs, les rêves et les désirs de ce jeune protagoniste, ainsi que les obstacles auxquels il est confronté dans sa quête d'une vie meilleure.

Au fil des années, *Le Fils du pauvre* a suscité l'intérêt de nombreux critiques et chercheurs qui l'ont examiné sous différents angles en explorant ses thèmes, sa structure narrative et son impact sur la littérature algérienne. Il constitue un moment incontournable dans les biographies consacrées à l'auteur : Marie-Hélène Chèze, 1982 ; Christiane Chaulet-Achour, 1986 ; Jack Gleyze, 1990 ; Robert Elbaz et Martine Mathieu-Job, 2001 ; José Lenzini, 2013.

En 2007, Martine Mathieu-Job a, dans un texte entièrement dédié au *Fils du pauvre*, offert une perspective unique et enrichissante sur ce roman et sa place dans la littérature francophone. Les points

©Tous droits réservés

saillants de l'analyse de Mathieu-Job sont : - Elle reconnait que *Le Fils du pauvre* est un trésor de données ethnologiques sur la région de la Kabylie dans la mesure où le roman plonge le lecteur dans la vie quotidienne, les coutumes et la dignité des habitants de cette région montagneuse. – Elle décrypte les objectifs de l'écrivain en examinant le réalisme et les effets de fiction dans le roman. - Elle s'efforce de comprendre comment Mouloud Feraoun a construit ce classique littéraire.

***

Notre démarche est différente. Elle consiste à faire parler une œuvre pour comprendre une autre. Mouloud Feraoun avait maintenu une correspondance prolifique et intense avec un cercle diversifié de correspondants, comprenant des amis proches, des contemporains écrivains[25] et ses éditeurs. Cette correspondance, riche en détails personnels et professionnels, offre un aperçu fascinant de sa vie et de son œuvre.

Emmanuel Roblès, dans un effort pour préserver et partager l'héritage littéraire de son ami dévoué, a réussi à rassembler ces précieuses lettres. Il les a compilées dans un livre posthume, intitulé tout simplement *Lettres à ses amis*, publié aux Éditions du Seuil dans la collection Méditerranée qu'il dirigeait, permettant ainsi au public d'apprécier la profondeur et la portée de la correspondance de l'écrivain. Cependant, malgré l'ampleur de cette collection, de nombreuses lettres demeurent méconnues et n'ont pas été incluses dans ce volume. En témoigne la découverte, quatre décennies après la publication du *Lettres à ses amis*, d'une série de lettres inédites, une douzaine, adressée à Maurice Monnoyer, un journaliste ayant œuvré à Alger durant les années 1940 et 1950[26]. En 2009, ces lettres ont été rassemblées et publiées dans un nouveau volume[27], enrichissant ainsi la compréhension du public de la vie et de l'œuvre de l'écrivain. Cette trouvaille souligne l'importance continue de la recherche académique pour découvrir et partager des aspects inexplorés de la vie des figures littéraires importantes.

***

Convenons que les écrits épistolaires d'un auteur, tels que ses lettres, peuvent fournir des perspectives uniques sur son processus créatif, sa vie personnelle et les enjeux liés à son œuvre. Elles procurent :

- La compréhension du contexte. Les lettres échangées entre un auteur et ses amis, éditeurs ou collègues offrent un contexte précieux. Elles révèlent les circonstances, les influences et les défis auxquels il était confronté pendant la création de son œuvre.

– L'analyse du processus créatif. Les lettres permettent d'explorer les étapes de réflexion, les doutes, les inspirations et les décisions prises par l'auteur. Elles révèlent les moments où il a été bloqué, où il a expérimenté, et comment il a façonné son œuvre au fil du temps.

– L'instauration d'une relation avec le public (les lecteurs). Les lettres sont un moyen pour l'auteur d'interagir avec son public et ses lecteurs.

– La révélation de l'intime. Les lettres peuvent révéler des aspects intimes de la vie de l'auteur, tels que ses émotions, ses peurs, ses espoirs et ses déceptions. Elles permettent de le voir en tant qu'individu, au-delà de son rôle d'écrivain. En somme, les écrits épistolaires offrent une fenêtre intime sur l'esprit créatif de l'auteur et enrichissent la compréhension de son œuvre. Ils sont un trésor pour les amateurs de littérature et les chercheurs.

L'étude des lettres d'un auteur est essentielle pour mieux le connaitre et présente un intérêt indéniable pour la recherche littéraire. Elles fournissent des preuves pour analyser son œuvre dans son contexte historique et culturel. Il faut dire que celles de Feraoun constituent une source documentaire

[25] Citons : Gabriel Audisio (1900-1978), Albert Camus (1913-1960), Driss Chraïbi (1926-2007), Marcel Moussy (1924-1995), Jean Pélégri (1920-2003), Emmanuel Roblès (1914-1995).

[26] Cf. Monnoyer Maurice, 2001, *Journaliste en Algérie ou l'histoire d'une utopie*, préface de Guy Dugas, Paris, Montréal, Budapest, L'Harmattan, 234 p.

[27] Akbal Mehenni, 2009, *Mouloud Feraoun – Maurice Monnoyer : Histoire d'une amitié*, Tizi Ouzou, Éditions El-Amel, 96 p.

©Tous droits réservés

d'une valeur inestimable car elles offrent un éclairage précieux sur les conditions qui ont prévalu lors de l'écriture et de la publication de ses ouvrages.

Ces correspondances sont plus que de simples échanges amicaux ou professionnels. Elles fournissent un aperçu unique de la vie et de l'œuvre de l'écrivain, révélant des aspects de sa personnalité, de son processus créatif et de sa vision artistique qui ne sont pas toujours perceptibles dans ses œuvres publiées. En outre, ces lettres contiennent des informations sur les relations personnelles et professionnelles de l'écrivain, offrant ainsi un aperçu des dynamiques sociales, professionnelles et parfois même politiques de l'époque. Elles peuvent également jeter une lumière sur les événements historiques et culturels contemporains, permettant aux chercheurs de contextualiser davantage l'œuvre de l'écrivain dans son époque.

Le présent article se consacre à l'examen minutieux de la correspondance de Mouloud Feraoun. En plongeant dans ces échanges épistolaires, nous aspirons à déterminer les conditions qui ont prévalu à l'écriture et à l'édition de son premier roman *Le Fils du pauvre*.

***

C'est en 1939[28], « *au mois d'avril, pendant les vacances de Pâques »,* à l'âge de vingt-six ans, que Mouloud Feraoun a commencé, avec une ferme conviction et une inébranlable résolution, à travailler la plume à la main sur *« un modeste bureau noir à deux tiroirs »* son *Le Fils du pauvre*. Il avoue que l'instituteur du pays kabyle :

> *est incapable de philosopher. Elle résulte du sentiment très net qu'il a de sa faiblesse.* […] *Il a voulu écrire. Il a cru pouvoir écrire.* […] *Il voulait tout simplement* […] *raconter sa propre histoire.* […] *Loin de sa pensée de se comparer à des génies ; il comptait seulement leur emprunter l'idée, la sotte idée de se peindre. Il considérait que s'il réussissait à faire quelque chose de cohérent, de complet, de lisible, il serait satisfait. Il croyait que sa vie valait la peine d'être connue, tout au moins de ses enfants et de ses petits-enfants. À la rigueur, il n'avait pas besoin de se faire imprimer. Il laisserait un manuscrit* (Feraoun, 1954 : p. 10).

Il faut dire que *Le Fils du pauvre*, écrit entre 1939 et 1945, résonne comme un cri de résilience et de détermination face à l'adversité. Cette période est cruciale. C'était une époque marquée par les tourments de la Seconde Guerre mondiale, une période où la vie était tout, sauf clémente. Les années de guerre ont imposé des épreuves inimaginables, des privations et des incertitudes. Dans ce contexte, la rédaction du *Fils du pauvre* n'était pas seulement un acte créatif, mais un acte de bravoure. Il faut imaginer Feraoun, assis à sa table, la plume à la main, luttant contre les vents contraires de l'histoire. Il a fallu une ténacité sans faille pour mener à bien ce projet littéraire. Les mots se sont frayé un chemin à travers les tumultes de la guerre, portant avec eux les espoirs et les souffrances du peuple algérien. L'audace de Feraoun réside dans sa persévérance. Face à l'obscurité, il a puisé dans ses réserves d'énergie pour donner vie à son récit. Les sacrifices qu'il a consentis étaient bien plus que des heures passées en solitaire à écrire. Ils étaient le reflet de son engagement envers la vérité, la justice et la dignité humaine.

Dans une interview qu'il avait accordée, en 1953, à Maurice Monnoyer, pour le compte de *L'Effort algérien*, Mouloud Feraoun avait dit à ce sujet ceci :

> *J'ai écris* Le Fils du pauvre *pendant les années sombres de la guerre, à la lumière d'une lampe à pétrole. J'y ai mis le meilleur de mon être. Je suis très attaché à ce livre, d'abord parce que je ne mangeais pas tous les jours à ma faim alors qu'il sortait de ma plume, ensuite parce qu'il m'a permis de prendre conscience de mes moyens* (Akbal, 2009 : p. 42).

Dans ce petit paragraphe, Feraoun a confié à Monnoyer les secrets de son œuvre magistrale, née dans les ténèbres de la guerre. Feraoun a raconté comment, chaque nuit, il se plongeait dans l'écriture, à

[28] Il était instituteur à Taboudrist (at-Douala, Kabylie).

©Tous droits réservés

la lueur vacillante d'une lampe à pétrole, défiant le chaos, la peur et l'incertitude qui régnaient autour de lui. Feraoun a fait part de son engagement total, de sa passion dévorante, de son énergie sans limite pour donner vie à son roman, qui était le fruit de son âme et de son esprit. Feraoun a révélé son attachement profond à son œuvre, qu'il considérait comme sa raison d'être, car elle lui avait coûté d'énormes sacrifices personnels. Feraoun a confié qu'il avait souvent écrit le ventre vide, mais jamais le cœur et encore moins la tête. Feraoun a avoué que ce roman a été pour lui une révélation, une source de fierté et de confiance en soi, qui lui avait permis de découvrir l'étendue de ses capacités. Dans ce paragraphe, est révélé un mélange de détermination, de sacrifice, de passion et d'accomplissement ressenti par l'auteur lors de la création de son œuvre. Il faut remarquer que le désir d'écrire est intrinsèquement lié à l'élan vital, à l'instinct de survie et à la volonté de vivre. Le processus d'écriture est une manière de lutter contre la mort, de laisser une trace durable. L'acte d'écrire n'est rien d'autre que la prise de possession d'un espace et d'un temps. En traçant une ligne sur le sol, Feraoun revendique un espace ; de même, en marquant une page, un moment dans le temps. Pour Feraoun, l'écriture est un moyen de défier le temps, de laisser une empreinte durable et de donner un sens à la vie.

***

Mais l'histoire ne s'achève pas avec la rédaction du roman. Par la suite, Feraoun a dû affronter un autre défi : l'édition. En 1949, il prit la décision de publier *Le Fils du pauvre*. Dans une lettre adressée aux Nouelle[29], il se plaint de rester toujours embarrassé de son manuscrit. Il se demande s'il doit les embarrasser à leur tour en leur demandant de courir après des éditeurs qui selon lui le refuseraient infailliblement. Il se résout donc à le faire lui-même. Il leur précise :

> *J'ai des adresses et je fais des propositions. Si l'on me répond pour me dire de l'envoyer, je vous l'adresse pour le transmettre. Vous en prendrez connaissance auparavant. Si je renonce à vouloir l'éditer je vous le confierai sans condition* (Feraoun, 1969 : p. 21).

Ce passage révèle les tourments et les espoirs qui ont accompagné la publication de son chef-d'œuvre, *Le Fils du pauvre*. Dans ces lignes, Feraoun exprime ses doutes et sa détermination face à l'avenir incertain de son manuscrit. Le ton de la lettre oscille entre la modestie et la confiance en soi. Feraoun se sent *« embarrassé »* par son manuscrit, conscient des sacrifices que ses amis devraient consentir pour le lire et le présenter à des éditeurs. Il sait que leur temps est précieux et qu'ils ne peuvent se permettre de courir après des portes closes. Cependant, sa détermination brille à travers ses mots. Il prend l'initiative d'écrire lui-même, de chercher des contacts et de faire des propositions. L'acte d'écrire devient un acte de résistance, une façon de contourner les obstacles. Feraoun ne se contente pas d'attendre passivement ; il agit. Lorsqu'il mentionne qu'il enverra le manuscrit à ses amis s'il renonce à l'éditer, il révèle sa confiance en leur amitié et en leur compréhension. Leur rôle va au-delà de la simple lecture : ils sont les gardiens de son œuvre, prêts à la porter si nécessaire. Dans cette lettre, Mouloud Feraoun nous offre un aperçu de l'âme d'un écrivain en quête de reconnaissance, de vérité et de partage.

Cette quête tridimensionnelle fait référence à la profondeur de son engagement et à la signification de son œuvre, *Le Fils du pauvre*. En effet : **- Reconnaissance.** Feraoun était un écrivain algérien qui cherchait, dans une Algérie sous le joug colonial, à être reconnu pour son talent littéraire. Il voulait que son travail soit apprécié et compris. But atteint. Dans son désir de reconnaissance, il a créé une œuvre qui a touché le cœur de nombreux lecteurs et qui continue d'être étudiée et célébrée aujourd'hui. **– Vérité.** L'âme d'un écrivain est souvent en quête de vérité. Feraoun a puisé dans sa propre expérience et dans celle de son peuple pour écrire *Le Fils du pauvre*. Il a exploré les réalités de la vie en Kabylie, les luttes, les espoirs et les souffrances. Son roman est imprégné de vérité, et il a choisi de ne pas édulcorer la réalité

[29] Il s'agit de Jeannine et René Nouelle, un couple d'instituteurs dans la banlieue parisienne. René Nouelle était membre du Service civil international (SCI) qui avait ouvert quelques chantiers en Algérie et délégué plusieurs volontaires. Dans *Lettres à ses amis* (Éditions du Seuil, 1969), figure une précieuse correspondance née des rapports amicaux entre les deux hommes qui allaient dépasser le cadre du SCI dont ils étaient tous les deux membres adhérents.

www.univ-bejaia.dz/leu
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618
©Tous droits réservés

pour plaire à un public. C'était un acte courageux et authentique. **- Partage.** Feraoun a écrit non seulement pour lui-même, mais aussi pour partager son histoire avec le monde. Il a voulu que ses lecteurs ressentent ce qu'il ressentait, qu'ils comprennent les défis auxquels son peuple était confronté. Dans cette quête de partage, il a créé un lien entre lui, son œuvre et ses lecteurs. *Le Fils du pauvre* est devenu un moyen de communiquer des vérités universelles à travers une histoire individuelle. Mouloud Feraoun, à travers son écriture, a donc ouvert une fenêtre sur son âme d'écrivain passionné, assoiffé de vérité et désireux de partager son expérience avec le monde. Fruit de sa persévérance, *Le Fils du pauvre* est devenu bien plus qu'un livre ; il est devenu un symbole de résilience et d'espoir.

Examinons de plus près les raisons pour lesquelles l'édition du *Fils du pauvre* a été un véritable parcours du combattant. D'une part, l'écrivain lui-même était confronté à plusieurs défis : **-** *Le Fils du pauvre* était le tout premier roman de Mouloud Feraoun. Écrire un premier roman est déjà une entreprise audacieuse, mais le faire dans un contexte difficile l'était encore plus. - À l'époque, Feraoun n'était pas encore un écrivain reconnu. Il n'avait pas la notoriété qui aurait pu faciliter la publication de son œuvre. Les éditeurs hésitent souvent à prendre des risques avec des auteurs inconnus, ce qui a compliqué sa tâche. D'autre part, le contexte historique et social a également joué un rôle crucial : - Dans les années où Feraoun écrivait, l'Algérie était sous la domination coloniale française. Les tensions politiques et sociales étaient palpables. Les éditeurs français, souvent influencés par des préjugés et des intérêts politiques, n'étaient pas enclins à soutenir des auteurs algériens. La voix des indigènes était souvent étouffée. - En tant qu'indigène, Feraoun faisait face à des discriminations systémiques. Les opportunités étaient limitées, et il devait se battre pour être entendu. L'accès aux cercles littéraires et aux éditeurs était entravé par sa condition sociale. Feraoun a dû surmonter les barrières de l'inconnu, de la politique et de la société pour que son message puisse enfin voir le jour. Ce parcours du combattant témoigne de sa détermination et de son courage face à l'adversité.

L'analyse de Régis Debray sur le pouvoir intellectuel en France (Debray, 1979) offre un éclairage intéressant pour comprendre l'aventure littéraire de Mouloud Feraoun pour la publication de son premier roman. Tout d'abord, examinons les trois phases identifiées par Debray et voyons comment elles se reflètent dans le contexte de la publication du roman : 1. Entre 1830 et 1930, le pouvoir était détenu par les écrivains. 2. De 1920 à 1960, il était entre les mains des maisons d'édition. 3. Après 1968, les circuits éditoriaux sont envahis et colonisés par les journalistes. Avec l'avènement des médias de masse, les journalistes ont commencé à exercer une influence croissante sur la sphère intellectuelle[30].

Il faut dire que l'ère des éditeurs (1920-1960) a été une période charnière dans le monde intellectuel et littéraire. Pendant ces décennies, les éditeurs ont occupé une position centrale et ont exercé une influence considérable sur la production, la diffusion et la réception des œuvres littéraires.

En effet. Les éditeurs étaient au cœur du processus de publication. Ils étaient responsables de découvrir de nouveaux talents, de sélectionner les manuscrits à publier et de les façonner pour le marché. Leur expertise allait au-delà de la simple impression : ils étaient des médiateurs entre les auteurs et le public, les gardiens des textes littéraires. Ils décidaient quels livres méritaient d'être publiés. Leur rôle était crucial pour la visibilité et la pérennité des œuvres. Un éditeur pouvait faire d'un auteur un succès ou, à l'inverse, condamner son travail à l'oubli.

Les éditeurs avaient un pouvoir considérable sur le destin des écrivains. Ils pouvaient accepter ou rejeter un manuscrit, influençant ainsi la carrière d'un auteur. Leur jugement pouvait déterminer si une œuvre serait largement lue et appréciée, ou si elle resterait méconnue. La relation entre éditeurs et écrivains était souvent teintée de tension. Si certains éditeurs étaient de véritables mécènes, d'autres étaient plus préoccupés par les aspects commerciaux. Certains auteurs se sentaient contraints de modifier leur travail pour répondre aux exigences des éditeurs, tandis que d'autres luttaient pour préserver leur vision artistique. Ainsi, l'ère des éditeurs a été une période de dynamisme et de transformation dans le

[30] *« Quarante médiocrates ont pouvoir de vie et de mort sur 40.000 auteurs* […]. *Pour les travaux des uns et des autres, ils constituent le sas à passage obligatoire séparant l'événement du non événement, l'être du néant, l'utile de l'absurde »* (Debray, R. 1979).

©Tous droits réservés

monde littéraire. Leur rôle en tant que passeurs de la culture et gardiens des mots a laissé une empreinte durable sur la littérature du 20e siècle.

L'ère des éditeurs, telle qu'identifiée par Régis Debray, coïncide avec la période où Mouloud Feraoun a dû affronter les difficultés pour publier son premier roman. Cette synchronicité entre le contexte littéraire et les défis personnels de Feraoun ajoute une dimension supplémentaire à son parcours d'écrivain. Il faut imaginer l'écrivain errant dans le paysage éditorial de l'époque, cherchant à faire entendre sa voix malgré les obstacles. C'est dans ces moments de lutte que se forgent souvent la résilience et la détermination des auteurs.

En intégrant l'analyse debrayenne dans l'aventure feraounienne, il est possible de considérer les défis auxquels Feraoun a été confronté lors de la publication de son roman et les relations avec les éditeurs. Les défis et les négociations liés à la publication du *Fils du pauvre* peuvent être considérés à la lumière de cette transition.

Il est également important de noter que *Le Fils du pauvre* dépasse ces contextes spécifiques pour aborder des questions plus profondes sur l'identité, la pauvreté et la condition humaine, transcendant ainsi les époques et les influences intellectuelles. À l'échelle individuelle, chaque page du *Fils du pauvre* porte en elle la sueur et la détermination d'un homme qui a transformé l'adversité en triomphe littéraire. Mouloud Feraoun a écrit bien plus qu'un roman ; il a inscrit son nom dans l'histoire, comme un éclat de lumière dans l'obscurité des temps troublés.

***

Mouloud Feraoun s'adressa d'abord aux Éditons Edmond Charlot[31], situées à la rue Charras, à quelques mètres en contrebas de la faculté d'Alger. Jean Amrouche, en était le directeur littéraire. Il lui renvoya rapidement le manuscrit du *Fils du pauvre*, soumis de Taourirt-Moussa pour publication, avec pour seule et unique mention *« illisible »* (Pervillé, 2003 : p. 134) et sans lettre d'accompagnement ou de regret. Il est difficile de justifier cette mention qui signifie impubliable par les qualités calligraphiques du manuscrit.

Utile est de savoir que *Le Fils du pauvre* foisonne de mots kabyles transcrits carrément en caractères latins : *agoudou*, *akoufi*, *aïd*, *baraka*, *bbwadda*, *baylek*, *chéchia*, *chouari*, *çof*, *dada*, *debbous*, *djema*, *effer*, *fatiha*, *gandoura*, *fellah*, *inchallah*, *kouba*, *kanoun*, *karouba*, *khalti*, *khaounis, l'amin*, *nana*, *tamen*, etc. Le roman foisonne également de structures lexicales traduites intégralement du kabyle vers le français. Courage, témérité ou audace ? La question reste posée. *Le Fils du pauvre* comporte également des mots intraduisibles. Feraoun s'était trouvé face à des lacunes lexicales qui l'ont obligé soit à recourir à la solution de l'emprunt en transcrivant le mot tel quel (signifiant et signifié) ou à procéder à l'importation du signifié sans le signifiant. Feraoun a dans les deux cas pris le soin d'expliquer le signifié-source soit en notes de bas de pages soit par un contexte pouvant le paraphraser. C'est ainsi que pour *les ikoufan*, dont la transcription se fait différemment d'un endroit à un autre[32], il écrit : singulier *akoufi*, *« grande jarre de terre non cuite mélangée à de la paille pour recevoir les céréales ou les figues »* (Feraoun, 1954 : p. 16). Il explique *l'aïd* par « fête religieuse » (p. 17). Février est l'explication française de *Tibrari*. Il écrit en note : *« Février prêta une de ses journées à janvier qui voulait punir une vieille du Djurdjura. Cette journée s'appelle* amerdhil*, le prêt »* (p. 25). Il traduit *amin* par chef du village (p. 35) ; *debbous* par massue, casse-tête (p. 37) ; *chouari* par panier double que portent les bêtes de somme (p. 38) *; baraka* par chance, bénédiction (p. 39) ; *baylek* par l'État (p. 117). Dans le corps du texte, il traduit *effer* par cacher (p. 25) ; il explique la djema par *« la grand' place du village ou la place aux musiciens »* (p. 13 et 14) ; une *demi-mesure* par un décalitre (p. 48) ; les *amalen* par ceux qui travaillent (p. 68). Il laisse les vocables

[31] Edmond Charlot (1915-2004) est un personnage clé de la littérature française, connu pour son travail en tant que libraire et éditeur à Alger, Paris et Pézenas. En 1936, il a ouvert une minuscule librairie nommé « Les Vraies richesses » Il a révélé Albert Camus, Jules Roy, Max-Pol Fouchet, Albert Cossery, Emmanuel Roblès, et d'autres. Pendant l'occupation allemande, il a été surnommé « Éditeur de la France libre ».

[32] A la page 16, il écrit *les ikoufan* et à la page 17 *les ikoufanes*.

©Tous droits réservés

la *karouba*[33], le *kanoun*[34], le *çof*[35], les *khaounis* (p. 58), le *belboul* (p. 69), le *taleb* et les *djenouns* (p. 98) sans traductions.

Cette démarche montre un Feraoun, qui s'est démarqué radicalement de l'orthodoxie littéraire pratiquée jusque-là et considérée (peut-être avec zèle), comme seule valable. Avec *Le Fils du pauvre*, il s'est courageusement affranchi des mimétismes romanesque et littéraire. Il a audacieusement contribué à bouleverser l'ordre établi dans la production littéraire sur les plans du contenu, du style et de la forme. Chose qui aurait peut-être déplu à Jean Amrouche !

L'épisode en question nous plonge au cœur de la personnalité complexe de Jean Amrouche qui, à travers ses écrits et ses positions, se révèle comme un homme aux convictions profondes, marquées par trois facettes distinctes : le traditionnaliste, le puriste et le conservateur. **1. Le traditionnaliste intransigeant.** Jean Amrouche incarnait le traditionalisme littéraire avec une rigueur sans faille. Son style d'écriture, salué par ses pairs, s'inscrivait dans la lignée des grands maîtres, dont Stéphane Mallarmé. La précision, la recherche du mot juste et la musicalité de la langue étaient autant de caractéristiques qui le rapprochaient de ce courant. Il s'attachait à préserver les formes classiques, les tournures anciennes et les règles grammaticales héritées. Pour lui, la littérature est un héritage qu'il faut transmettre fidèlement aux générations futures. **2. Le puriste exigeant.** Jean Amrouche était un fervent défenseur du purisme linguistique. Il insistait sur le respect des normes et des règles de la langue française. Pour lui, chaque mot avait son poids, chaque virgule sa place. Il rejetait toute forme de relâchement ou de négligence. Ses lettres à Jules Roy (Amrouche-Roy, 1985) témoignent de cette rigueur. Il y souligne l'importance de la précision lexicale, la justesse syntaxique et la clarté stylistique. Le moindre écart l'irrite, car il considère que la langue est un joyau qu'il faut polir avec soin. **3. Le conservateur attaché à l'ordre établi.** Jean Amrouche résiste aux changements et aux innovations. Il préfère s'en tenir à la tradition, à ce qui a fait ses preuves. Pour lui, l'ordre établi est un rempart contre le chaos. Il se méfie des audaces littéraires et des révolutions formelles. Son attachement à la stabilité et à la permanence se reflète dans ses écrits et ses correspondances qui sont autant de témoignages de sa vision exigeante et passionnée de l'écriture.

Il n'en demeure pas moins qu'après son assassinat, Jean Amrouche, qui, ironie du sort, mourut un mois après (le 16 avril 1962), signe un témoignage émouvant dans le quotidien *Le Monde*. Il est besoin pour la réflexion de s'arrêter au passage suivant :

> *Je ne connaissais de lui que ses livres, surtout* Le Fils du pauvre*, nous n'avons certainement pas le même panthéon, ni les mêmes règles et jugements concernant les choses et l'Être* […]. *Mais il était un homme de mon pays, forgé à la sévère loi du nif* (*Le Monde*, 17 mars 1962).

Ici, faisait-il allusion au *Le Fils du pauvre* dans sa version manuscrite ou publiée ? À la première édition ou à la seconde ?

L'épisode en question révèle un aspect de la personnalité de Mouloud Feraoun qui transcende le simple conflit personnel. Sa relation avec Jean Amrouche, marquée par un profond ressentiment, s'est cristallisée dans une rancune tenace. Tel un spectre insaisissable, cette animosité a laissé des empreintes indélébiles dans son Journal (1955-1962). Deux endroits de ce dernier sont imprégnés d'une amertume persistante, témoignant des blessures non cicatrisées et des affronts non pardonnés.

[33] Le mot apparait à partir de la page 14.
[34] Le mot apparait à partir de la page 17.
[35] Le mot apparait à partir de la page 31.

www.univ-bejaia.dz/leu
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618
©Tous droits réservés

*I*l critique deux articles signés par Jean Amrouche pour le compte du quotidien *Le Monde* : le premier est publié dans la livraison du 30 mars 1957[36] et le second dans celle du 17 janvier 1958[37].

En réponse au premier article, Mouloud Feraoun exprime clairement son ressentiment envers Jean Amrouche en remettant en question l'importance de sa voix dans le débat sur le drame algérien. Il suggère que la reconnaissance éternelle dont il pourrait bénéficier est exagérée et que sa voix n'a pas de vertus particulières. Il souligne également l'ironie de la situation, car il le considère comme n'étant pas d'origine kabyle, contrairement à lui-même. L'accusant d'avoir renié son identité kabyle en demandant tout à la France, il insinue que sa virtuosité d'esprit cache des ambitions inavouables et des calculs honteux. Feraoun utilise une forte métaphore pour décrire son rôle dans la tragédie algérienne en le comparant à une *« pleureuse géniale »* qui ne console pas la victime mais écœure le bourreau. Cependant, Feraoun précise qu'il ne considère pas la France elle-même comme le bourreau, mais plutôt le système. Il reproche à Amrouche d'avoir justement profité de ce système, tout comme lui-même et d'autres. Ce passage révèle une animosité profonde envers Jean Amrouche et une critique acerbe de ses actions et de son rôle dans le contexte du drame algérien.

En retour au deuxième article, Feraoun exprime clairement son désaccord avec Jean Amrouche qu'il ne ménage pas. Il critique le complexe d'infériorité qu'Amrouche prétend avoir et qu'il étale dans ses récits, le qualifiant de faux et de simulé. Il lui reproche d'avoir renié sa culture kabyle en se francisant jusqu'au bout des ongles. Il souligne qu'Amrouche a été admiré et écouté dans les milieux littéraires parisiens, ce qui contraste avec sa soudaine affirmation d'une identité différente. Feraoun utilise un terme péjoratif pour décrire la nouvelle identité que Jean Amrouche se découvre : *« bicot »*. Il note qu'Amrouche se considère comme un homme inférieur, non assimilable ni intégré. Feraoun conclut en qualifiant son discours de *« tissu de lieux communs qui pue la trahison »*, en remettant en cause sa sincérité et en suggérant que sa modestie n'est qu'une façade. En somme, Feraoun critique sévèrement Amrouche pour sa volte-face identitaire et son manque de cohérence et perçoit ses déclarations comme une trahison envers sa propre culture.

***

En décembre 1949, Mouloud Feraoun se tourna vers les Nouvelles Éditons Latines[38], domiciliées à 1, rue Palatine, au 6e arrondissement de Paris où il estime qu'il a quelque chance de se voir publier car *« cette maison a édité une collection de machins d'autochtones »* (Feraoun, 1969 : p. 24). Cette maison d'édition fut créée

---

[36] *« Lu, dans* Le Monde *du 30 mars, un article d'une belle tenue littéraire et d'une grande élévation de pensée au sujet du drame algérien. L'article s'intitule : « Pour un libre dialogue sur le drame algérien.» Il est dû à J. A. En somme, M. A. reprend en termes nobles, qui lui enverait le meilleur des écrivains français, les propos que des délégués du F.L.N. viennent de tenir à Tunis au cours d'une pathétique conférence de presse. Très bien. Que ceux qui ont assumé l'écrasante responsabilité de notre révolte et ont accepté les souffrances, les tortures, tous les crimes, toutes les morts, toutes les horreurs comme prix inéluctable d'une libération qui correspond pour le peuple algérien à une véritable renaissance, à une promotion inespérée mais sans quoi la vie est désormais impossible pour un homme digne de son nom d'homme, que ceux-là lancent un appel à l'opinion française, à l'univers tout entier et demandent à leurs semblables de les reconnaître en tant que tels, l'appel ne peut être qu'émouvant. Mais pourquoi M. A. juge-t-il nécessaire de leur emboîter le pas ? Croit-il vraiment que sa voix de sirène jointe au concert de toutes les voix ait des vertus particulières et soit pour nous le suprême recours ? S'il le croit vraiment, il a droit à la reconnaissance éternelle du peuple algérien tout entier qui retrouve aux heures difficiles le meilleur de ses enfants prodigues, encore qu'un peu d'humilité chrétienne eût dû le faire hésiter à s'arroger un si grand rôle ; or l'Enfant prodigue était sincère et M. A. n'est pas Kabyle. Tout ce qui fait de nous des Kabyles, il l'a renié en bloc. Il a tout demandé à la France et la France lui a tout donné. Et d'abord cette virtuosité de l'esprit qui tient lieu de grandeur d'âme et voile pudiquement les ambitions inavouables, les rêves insensés, les honteux calculs, M. A. est un pharisien sceptique qui cherche à jouer un grand rôle. Il le découvre subitement dans la tragédie sanglante qui nous déchire depuis trois ans. Un rôle de pleureuse géniale qui ne console pas la victime et écœure sûrement le bourreau. Certes, je n'entends pas que la France est le bourreau, j'entends le système et c'est du système, non de la France que ce monsieur a fait précisément son profit, tout comme moi d'ailleurs et beaucoup d'autres. Alors, la pudeur consiste à se taire, le courage à lutter ouvertement, à rejoindre Abbas, par exemple, à tout répudier de ce qu'on a reçu pour se replonger dans le peuple, dans le combat, à dire « me voici parmi vous, les mains nettes, les poches vides, je suis l'Enfant prodigue, prêt à servir mon pays »* cf. *Journal, 1955-1962*, p. 216-217.

[37] *« Lu l'article de A. dans* Le Monde. *Rien de plus jésuite que ce déchirement qu'il simule, de plus faux que ce complexe d'infériorité qu'il s'avise aujourd'hui d'étaler à longueur de colonnes. Voilà un monsieur qui a tout renié du Kabyle, francisé jusqu'au bout des ongles, admis partout sans réticence, admiré et écouté dans les milieux littéraires parisiens, rédacteur en chef à la radiodiffusion nationale, qui brusquement se découvre une nature de bicot, de bicot brimé, d'homme inférieur qui ne peut être ni assimilé ni intégré. C'est de la modestie, ou je ne m'y connais pas. Un tissu de lieux communs qui pue la trahison ! »* cf. *Journal, 1955-1962*, p. 262.

[38] Les Nouvelles Editions Latines (NEL) ont déménagé au 6, rue de Vaugirard, au 6e arrondissement de Paris.

www.univ-bejaia.dz/leu
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618
©Tous droits réservés

en 1928 par Fernand Sorlot qui, quelques années plus tard, avait racheté les Éditons Bossard et les Éditons Catalogne. Cette acquisition amena tout un secteur de traductions de littérature étrangère.

Le nom de Fernand Sorlot demeure associé à la publication, en 1934, de la traduction française de *Mein Kampf* d'Adolf Hitler sans l'autorisation de l'auteur ou de son éditeur allemand, Eher Verlag. Réalisée par James Vincent Murphy, un Irlandais ayant déjà traduit le livre en anglais, la diffusion et la vente de cette traduction furent interrompues en 1936 par une décision de justice suite à une action intentée par l'éditeur allemand. Ce dernier estimait que Sorlot avait violé ses droits et ceux de son auteur.

Après la Seconde Guerre mondiale, Sorlot fut jugé et emprisonné pour avoir collaboré avec les nazis. Il sera libéré en 1949. Bien que *Mein Kampf* soit un livre controversé en raison de sa nature antisémite et de son rôle dans la propagation de l'idéologie nazie, cela ne signifie pas que Sorlot soutenait son contenu et ses idées. Il est également important de noter qu'il s'agit de faits historiques qui ne reflètent pas nécessairement les opinions ou les croyances personnelles de Sorlot.

Les Nouvelles Éditons Latines donnèrent leur accord pour publier *Le Fils du pauvre*. Cependant, leur comité de lecture avait stipulé deux conditions qui furent jugées inacceptables par Feraoun (Feraoun, 1969 : p. 33). Premièrement, il lui avait demandé de faire souscrire l'université. Cette condition pourrait signifier que l'éditeur souhaitait obtenir de Feraoun le soutien financier ou l'approbation académique de son institution universitaire pour la publication de son manuscrit. Cela pourrait être dû à diverses raisons, telles que la validation académique du contenu, l'assurance de la qualité, ou la garantie d'un certain niveau de ventes. Deuxièmement, l'éditeur avait imposé à Feraoun un préfacier qu'il ne connaissait pas. La préface d'un livre est souvent écrite par une personne respectée dans le domaine concerné, qui peut apporter une perspective précieuse et augmenter la crédibilité de l'ouvrage. Cependant, le fait que Feraoun ne connaissait pas le préfacier proposé a pu susciter des inquiétudes quant à la pertinence de cette personne pour son travail. Ces deux exigences, bien qu'habituelles lors de la phase d'édition, furent refusées par Feraoun. Cela souligne l'importance d'une communication claire et d'un accord mutuel entre l'auteur et l'éditeur tout au long du processus éditorial. Il est essentiel que les deux parties se sentent à l'aise avec les conditions de publication pour garantir une collaboration réussie et respectueuse. Le refus de Mouloud Feraoun avait indisposé les Nouvelles Éditons Latines qui lui renvoyèrent son manuscrit. Il écrira aux Nouelle :

> *Ils m'ont renvoyé ma marchandise. C'était empaqueté à l'intérieur dans un drôle de journal. Vous devez le connaitre :* Paroles françaises *! Deux numéros récents. Ça doit être eux qui fabriquent ça. S'il en est ainsi tout est bien qui s'arrête là* (Feraoun, 1969 : p. 36).

***

Mouloud Feraoun soumit ensuite son *Fils du pauvre* aux Les Cahiers du Nouvel Humanisme, dirigées par Payot, au Le Puy (Haute-Loire). Il parut, en octobre 1950, à compte d'auteur, à mille exemplaires, avec le sous-titre *Menrad, instituteur kabyle*. Largement reconnu et apprécié, le roman avait connu un succès retentissant.

Dès sa sortie, des recensions sont insérées dans quelques périodiques. Mais le premier qui en a donné un bon et sérieux rendu est *Le Thyrse*[39] dans sa livraison de novembre 1950. En décembre de la même année, il obtient le Grand Prix littéraire de la ville d'Alger qui lui a été remis le 5 avril 1951 à la mairie d'Alger. C'est pour la première fois que ce prix est décerné à un indigène. Aux Nouelle, il écrit dans une lettre du 29 avril 1951 à ce sujet ceci : *« J'ai reçu le prix de la ville d'Alger : il y a eu du bruit, presse, radio, laïus du maire et du lauréat, champagne, drapeaux, plantes vertes »* (Feraoun, 1969 : p. 51). À Fanny Landi-

[39] ***Le Thyrse* est une revue mensuelle belge de littérature et d'art, née de la fusion avec les revues : *Les Chants de l'Aube* dirigée par Charles Conrardy et Julien Flament et *Minerve* dont le directeur était Alex Pasquier. Elle fut fondée le 1er mai 1899 par Emile Lejeune, Julien Roman, Leopold Rosy, Pol Stiévenart et Charles Viane. *Le Thyrse*,** loin d'être destiné à devenir la revue d'une école d'art ou d'une secte rigide et dogmatique, a adopté un programme de libre arbitre qui accorde à chacun une totale liberté. Ainsi, les articles publiés dans ses pages sont sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

www.univ-bejaia.dz/leu
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618
©Tous droits réservés

Benos, présente à la cérémonie, il avoue : *« Je suis très content de m'être tiré d'affaire à si bon compte à la mairie. Maintenant je suis tranquille, je vais pouvoir dormir sur mes lauriers ou m'occuper sérieusement de mes gosses »* (Feraoun, 1969 : p. 50).

L'Effort Algérien lui a consacré dans sa livraison du 9 février 1951 un bon article. Intitulé *Le Fils du pauvre* par Mouloud Feraoun (Akbal, 2009 : p. 37-39), il est signé par Maurice Monnoyer, son rédacteur en chef qui le fait suivre par un autre texte. Il s'agit d'un entretien qu'il a réalisé deux ans après (Akbal, 2009 : p. 40-49). Monnoyer ouvrira également à Feraoun les colonnes de son hebdomadaire et lui publiera deux textes dans la livraison du 27 mars 1953 : *Douleurs de femmes* et *Une parisienne en Kabylie*. Ce sont des extraits de *La Terre et le sang*.

Le 15 février 1951, Feraoun invite ses amis Nouelle à écouter l'émission du jeudi 22 février, diffusée sur les ondes de Radio-Alger à 19h.30, qui lui a consacré une chronique très élogieuse de cinq minutes dont copie sera tenue à Feraoun sur sa demande par son animatrice Fanny Landi-Benos (Feraoun, 1969 : p. 45), critique littéraire, avec laquelle il construira et entretiendra par la suite une relation personnelle et épistolaire. Il fait remarquer aux Nouelle que Radio-Alger aura parlés trois fois de son livre environ cinq mois après sa mise en vente. Selon ses aveux, il s'agit là d'un traitement privilégié et de faveur qu'il doit au directeur des émissions arabes, un ancien de l'École normale de Bouzaréah et ami de Roblès (Feraoun, 1969 : p. 43).

René Nouelle a servi d'intermédiaire avec Georges Altman[40] du *Franc-Tireur*[41] qu'il sollicite pour un article sur *Le Fils du pauvre* (lettre du 23 février 1951) (Feraoun, 1969 : p. 44-45) et Emmanuel Roblès (Feraoun, 1969 : p. 54)[42] avec Georges Albert Astre[43] qui en parlera dans la livraison du 25 juin 1951 d'*Action*[44].

***

Emmanuel Roblès fut surpris de recevoir un exemplaire d'un roman nouvellement publié, écrit par un proche ami qui avait inclus une dédicace personnelle : *« À Emmanuel Roblès, au risque de lui paraître ridicule »* (Feraoun, 1969 : p. 39). Cette dédicace, bien que succincte, a suscité une vague d'émotions chez Roblès. Il fut pris de court, car malgré une amitié qui s'étendait sur deux décennies, son ami n'avait jamais mentionné son intention d'écrire un roman. L'écrivain se sentit « trahi » par ce silence et exprima son mécontentement avec véhémence. Il reprocha à son ami de ne pas avoir partagé son projet d'écriture, ce qui aurait peut-être permis un échange constructif et enrichissant. Roblès prit la décision d'alerter le Seuil. Il parvint ainsi à attirer l'attention du monde éditorial sur son ami. Cet incident souligne la complexité des relations entre écrivains et la manière dont la création littéraire peut influencer ces dynamiques.

Ainsi, *Le Fils du pauvre* fut réédité, par les éditions Le Seuil, en 1954, avec quelques modifications. En effet, la troisième partie de cette édition, qui figure actuellement dans *L'Anniversaire* sous le titre Fouroulou Menrad, fut remplacée par un chapitre de conclusion rédigé par l'auteur en 1953.

---

[40] **Georges Altman (1901-1960)** fut un journaliste, homme politique et résistant français. Après la Libération, il prit les rênes du journal *Franc-Tireur* en tant que rédacteur en chef.

[41] Le *Franc-Tireur*, journal clandestin du mouvement de résistance France Liberté, voit le jour à Lyon en novembre 1940. Il publie trente-sept numéros entre décembre 1941 et août 1944, devenant l'un des principaux journaux de la Résistance. Sa devise, « Mensuel malgré la Gestapo et la police de Vichy », témoigne de sa persévérance face à la répression. Même après la Libération, il continuera de paraître sous le nom de *Franc-Tireur*, affirmant son rôle d'avant-garde de la République. Par la suite, il adopte les noms de *Paris Journal* (de 1957 à 1959) puis *Paris Jour* (de 1959 à 1972).

[42] À Emmanuel Roblès, il écrira : « *Merci pour le papier de G.-A. Astre* » (lettre du 15 juillet 1951).

[43] **Georges-Albert Astre (1913-1998), agrégé de lettres et linguiste, sera connu en tant que spécialiste de la civilisation nord-américaine et de la littérature anglo-saxonne et professeur des universités. Il a consacré un livre à Emmanuel Roblès : Astre Georges-Albert, 1972, *Emmanuel Roblès ou l'Homme et son espoir*, Boulogne, Périples, 38 p.**

[44] ***Action*,** hebdomadaire politique, a vu le jour en 1943. Il était l'organe de l'Action ouvrière, un important mouvement de résistance. *Action* était un journal clandestin dont l'équipe de rédaction était composée exclusivement de résistants. Après la Libération, il est sorti de la clandestinité sous le même nom et a continué à occuper une place privilégiée dans les champs politique et littéraire d'après-guerre. Il disparait en 1952.

www.univ-bejaia.dz/leu
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618
©Tous droits réservés

***

Dans le domaine de l'édition, des décisions sont souvent prises pour maximiser la visibilité et l'impact d'un auteur. Dans le cas présent, le Seuil a choisi d'accueillir Mouloud Feraoun dans son giron, une décision facilitée par l'existence d'une relation d'amitié avec Emmanuel Roblès qui y dirigeait la collection Méditerranée.

Cependant, la question cruciale qui s'est posée était de savoir s'il fallait rééditer *Le Fils du pauvre* ou s'il fallait plutôt publier un autre roman. Cette décision n'était pas anodine car elle pouvait avoir des implications significatives sur la perception du public et sur la trajectoire de carrière de Feraoun.

Après une réflexion approfondie, la décision a été prise de publier un autre roman. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce choix. Premièrement, la publication d'un nouveau roman permettait de montrer l'évolution de Feraoun et de présenter une œuvre méconnue. Deuxièmement, cela pouvait également aider à attirer un nouveau public qui ne l'avait pas encore découvert. Troisièmement, la publication d'un nouveau roman allait générer plus d'excitation et d'anticipation que la réédition d'un roman déjà connu.

En général, il faut dire que pareille décision peut dépendre de nombreux facteurs, y compris les objectifs spécifiques de l'éditeur et de l'auteur, le contexte du marché de l'édition, et la réception anticipée du public. Dans ce cas, la décision de publier un autre roman suggère une confiance dans le potentiel de Feraoun et une volonté d'investir dans son développement à long terme. C'est un exemple de la manière dont les maisons d'édition peuvent jouer un rôle actif dans la carrière d'un auteur, en prenant des décisions stratégiques qui façonnent non seulement la trajectoire de l'auteur, mais aussi la perception du public.

Il convient de remarquer que la nature de la correspondance entre Feraoun et Roblès a subi une transformation significative. Initialement circonscrite aux sphères amicale et familiale, elle a progressivement intégré des dimensions éditoriales. En effet, les échanges ont commencé à aborder des sujets liés aux projets d'écriture de Feraoun, à l'édition de ses romans, à leur commercialisation, ainsi qu'à la critique littéraire. Cette évolution marque une transition importante dans sa relation avec Roblès qui est désormais caractérisée par une collaboration professionnelle en plus de leur lien amical.

Le 13 octobre 1951, Mouloud Feraoun envoie le manuscrit de son œuvre *La Terre et le sang* à Emmanuel Roblès pour qu'il le soumette au Seuil (Feraoun, 1969 : p. 61). En janvier 1953, le roman est publié et se voit décerner le prix Eugène-Dabit du roman populiste[45], une distinction créée en 1931. Feraoun devient ainsi le premier non Français à recevoir cette prestigieuse récompense.

***

Au terme de cette réflexion, naissent deux idées maîtresses qui s'entrelacent harmonieusement.

La première idée est intimement liée au *Le Fils du pauvre* : **L'éclat littéraire de Mouloud Feraoun.** Dans l'obscurité des temps troublés, chaque page du roman résonne comme un éclat de lumière. Feraoun, tel un alchimiste des mots, a distillé sa sueur et sa détermination dans cette œuvre littéraire emblématique. À l'échelle individuelle, chaque mot est imprégné de la résilience d'un peuple, de la lutte contre l'adversité et de la quête de triomphe. *Le Fils du Pauvre* ne se limite pas à un simple roman. C'est une épopée, un cri du cœur, un récit qui transcende les frontières du temps et de l'espace. Dans ces pages, Feraoun a tissé les fils de la vie quotidienne, les douleurs de la pauvreté, et les espoirs d'un avenir meilleur. Chaque phrase est un pèlerinage vers la dignité, chaque paragraphe une révolte contre l'injustice. Feraoun a inscrit son nom dans l'histoire, non pas en lettres d'encre, mais en lettres de feu. Il a gravé sa voix dans la mémoire collective, comme un phare qui guide les âmes égarées. *Le Fils du Pauvre* est bien plus qu'un récit ; c'est un testament, un héritage pour les générations futures. Ainsi, Feraoun a élevé la littérature algérienne au-delà des montagnes, faisant de chaque lecteur un compagnon de voyage dans cette quête de lumière. Et

[45] Le Prix Eugène-Dabit du roman populiste, créé en 1931 par Antonine Coullet-Tessier (1892-1983), récompense des œuvres romanesques singulières. Ces œuvres se distinguent par la mise en scène de personnages issus des classes populaires, souvent surnommés « les petits gens », et par l'utilisation de milieux populaires comme toile de fond.

www.univ-bejaia.dz/leu
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618
©Tous droits réservés

lorsque s'ouvre ce livre, s'entendent les échos de la sueur et de la détermination qui ont forgé son essence. C'est là que réside la magie littéraire, dans la capacité d'un écrivain à transformer l'adversité en triomphe, à illuminer les ténèbres avec la puissance de ses mots. *Le Fils du Pauvre* demeure un phare dans la nuit, rappelant à tous que la littérature transcende les époques et les frontières, et que chaque page peut contenir l'univers tout entier.

La deuxième idée, quant à elle, se rapporte aux *Lettres à ses amis*. Dans les méandres de la correspondance de Mouloud Feraoun, une fenêtre s'ouvre sur l'intimité de l'écrivain. Ces échanges épistolaires, soigneusement préservés, invitent à plonger dans l'âme de l'homme derrière les mots. La quête ? Découvrir les secrets enfouis, les émotions tues, et les circonstances qui ont façonné son premier roman, *Le Fils du pauvre*. Nous assistons à la gestation du roman, à ses premiers pas hésitants. Les conditions matérielles, les contraintes sociales, les influences littéraires : tout se dessine dans ces pages. Et au-delà de l'écriture, c'est le contexte historique et culturel qui se dévoile. L'Algérie coloniale, les luttes pour l'indépendance, les bouleversements politiques : autant de toiles de fond qui ont nourri la plume de Feraoun.

Lorsque la plume effleure le papier, elle laisse des traces indélébiles. Les lettres échangées entre Feraoun et ses correspondants révèlent bien plus que de simples mots. Elles sont des portails vers le passé, des témoins silencieux d'une époque tourmentée. Dans chaque virgule, chaque encre déposée, se cache une part de vérité.

Mais pourquoi cette obsession pour la correspondance ? Pourquoi fouiller ces archives jaunies par le temps ? Parce que derrière chaque lettre se cache un fragment de l'histoire littéraire, un éclat de lumière sur l'écriture et l'édition. Ces missives, échangées entre amis, éditeurs, et mentors, sont les fils d'Ariane qui guident vers la compréhension profonde de l'œuvre. Dans ces lettres, se découvrent les doutes de l'écrivain, ses espoirs, ses frustrations.

Ainsi, cette exploration épistolaire ne se limite pas à l'analyse froide des mots. Elle est une invitation à voyager dans le temps, à sentir la poussière des années, à entendre les voix du passé. Elle rappelle que chaque écrivain est un témoin de son époque, un miroir reflétant les tourments et les espoirs de son peuple.

La correspondance de Mouloud Feraoun est bien plus qu'un simple recueil de lettres. C'est un trésor enfoui, une clé pour comprendre l'homme derrière l'œuvre. Beaucoup reste à découvrir dans cet ensemble ; dans ces pages jaunies où s'écoutent les murmures du passé, et s'honore la mémoire de cet écrivain qui a su capturer l'essence même de son époque. Car, **l'épistolaire intime de Feraoun n'est rien d'autre qu'un voyage dans le temps et l'âme de l'écrivain.**

Ces deux œuvres, *Le Fils du pauvre* et *Lettres à ses amis*, bien que distinctes, se rejoignent dans leur exploration de la condition humaine, de la dignité et de la persévérance. Elles sont comme deux rivières qui se rejoignent pour former un seul courant littéraire, irriguant l'âme des lecteurs.

Bibliographie

- Akbal Mehenni, 2009, *Mouloud Feraoun – Maurice Monnoyer : Histoire d'une amitié*, Tizi Ouzou, Éditions El-Amel, 95 p.
- Amrouche Jean et Roy Jules, 1985, *D'une amitié : correspondance Jean Amrouche-Jules Roy, 1937-1962*, Aix-en-Provence, Édisud, 114 p.
- Chèze Marie-Hélène, 1982, *Mouloud Feraoun : la voix et le silence*, Paris, Éditions du Seuil, 139 p.
- Chaulet-Achour Christiane, 1986, *Mouloud Feraoun : une voix en contrepoint*, Paris, Silex, 104 p. (collection A3, n°4).
- Debray Régis, 1979. *Le Pouvoir intellectuel en France*, Paris, Ramsay, 280 p.
- Elbaz Robert et Mathieu-Job Martine, 2001, *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature*, Paris, Karthala, 140 p., (collection Lettres du sud).
- Feraoun Mouloud, 1950, *Le Fils du pauvre, Menrad instituteur kabyle*, Le Puy, Les Cahiers du nouvel humanisme, 206 p.
- Feraoun Mouloud, 1953, *La Terre et le sang,* Paris, Éditions du Seuil, 254 p., (collection Méditerranée).

©Tous droits réservés

- Feraoun Mouloud, 1954, *Le Fils du pauvre,* Paris, Éditions du Seuil, 131 p., (collection Méditerranée).
- Feraoun Mouloud, 1962, *Journal, 1955-1962,* Paris, Éditions du Seuil, 238 p., (collection Méditerranée).
- Feraoun Mouloud, 1969, *Lettres à ses amis*, Paris, Éditions du Seuil, 206 p., (collection Méditerranée).
- Gleyze Jack, 1990, *Mouloud Feraoun*, Paris, L'Harmattan, 131 p., (collection Classiques pour demain).
- Lenzini José, 2013, *Mouloud Feraoun : un écrivain engagé*, préface de Louis Gardel, Arles, Solin-Actes Sud, 374 p., (collection Archives du colonialisme).
- Mathieu-Job Martine, 2007, *Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun ou la fabrique d'un classique*, Paris, L'Harmattan, 174 p., (collection Classiques francophones).
- Pervillé Guy, 2003, *Albert Camus et Mouloud Feraoun : Une amitié qui résiste aux divergences politiques,* dans Acte du colloque *La Plume dans la plaie, les écrivains-journalistes et la guerre d'Algérie*, les 28 et 29 septembre 2001, sous la direction de Philippe Baudore, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, p. 129-135.

www.univ-bejaia.dz/leu
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618
©Tous droits réservés